

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Vendredi 20 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Vendredi 20 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Parcs et Jardins](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [Régime politique](#), [Relation François-Dorothée](#), [République](#), [Réseau social et politique](#), [Suffrage universel](#), [Voyage](#)

Relations entre les lettres

Collection 1849 (19 Juillet - 14 novembre) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?

Ce document *a pour réponse* :



[Richmond, Lundi 23 juillet 1849, Dorothée de Lieven à François](#)

[Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1849-07-20

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Vendredi 20 Juillet 1849

2 heures

J'arrive. Point de lettre de Richmond. Ce n'est pas encore une inquiétude ; mais c'est un mécompte. Je suis sûr que le retard n'est pas de votre fait. Quelque curieux probablement. On me dit qu'il faut prendre garde au nouveau directeur de la poste de Lisieux. Je n'y prendrai point garde. On lira mes lettres si on veut. On y trouvera peut-être quelque amusement, peut-être même quelque profit. On n'y trouvera rien que je sois bien fâché qu'on ait lu. Si j'avais quelque chose à vous dire que je tinsse vraiment à cacher, je saurais bien vous le faire arriver autrement que par la poste. Faites comme moi. Ne nous gênez pas en nous écrivant. Nous n'avons aucune raison pour nous gêner, et nous avons assez d'esprit pour nous ingénieur, si nous en avons besoin. Les gens d'esprit sont toujours infiniment plus francs et plus cachés que ne croient les sots.

J'ai passé ce matin du Havre à Honfleur, par une mer encore grosse. J'ai trouvé à Honfleur la calèche qui m'attendait, et je suis venu ici en quatre heures à travers la pluie sans cesse traversée par le soleil.

Ma maison et mon jardin sont en bon état, comme si j'en étais sorti hier. Des fleurs dans le salon, et dans la bibliothèque ; mes journaux sur mon bureau, les allées nettoyées les parquets frottés. Cela m'a plu et déplu. Tant de choses m'ont rempli l'âme depuis que je ne suis venu ici ; je ne puis me figurer qu'elles n'aient laissé ici aucune trace. Et puis cette tranquillité tout autour de moi, cette non interruption du passé et de ses habitudes, cela me plaît, et même me touche, car je le dois aux soins affectueux de deux ou trois personnes, amis ou serviteurs, qui ont pris plaisir à tout conserver ou remettre en ordre, et qui m'attendaient à la porte. J'ai rencontré beaucoup d'affection en ma vie ; je voudrais en être assez reconnaissant. Je me suis vanté trop tôt hier en vous disant que je n'avais rencontré dans l'accueil du Havre rien d'agréable, ni de désagréable, de la déférence dans l'indifférence. Cela a un peu changé deux heures après. Cinquante ou soixante gamins se sont réunis sous les fenêtres de l'auberge où je dînais, et se sont mis à crier : « à bas Guizot ! » et à siffler. Cinquante à soixante curieux ou plutôt. curieuses se sont attroupés autour d'eux. Pas l'ombre de colère ni de menace ; une curiosité mécontente de ce que je ne paraissais pas entendre les cris, et une petite démonstration malveillante organisée par le journal rouge de la ville qui l'avait annoncée le matin en annonçant mon arrivée. J'ai dîné tranquillement au bruit de ce concert, et je suis descendu dans la rue pour monter dans la voiture qui devait me reconduire à l'auberge où je couchais. J'ai trouvé autour de la voiture une douzaine de gentlemen qui en écartant les gamins, l'un m'a dit d'un très bon air : " M. Guizot, nous serions désolés que vous prissiez ce tapage pour le sentiment de la population de notre ville ; ce sont des polissons ameutés par quelques coquins. Non seulement nous vous respectons tous ; mais nous sommes charmés de vous voir de retour et nous espérons bien vous revoir bientôt où vous devez être. " Et ses

compagnons m'ont tous serré la main. Les gamins étaient là, et se taisaient. Je suis rentré chez moi, et une demi-heure après, j'y ai vu arriver ce Monsieur qui parlait bien avec cinq autres, qui venaient me renouveler leur excuses pour la rue et leurs déclarations pour eux-mêmes. L'un était le colonel de la garde nationale du Havre, l'autre le capitaine des sapeurs pompiers, deux commissaires de police de la ville et deux négociants. C'était une petite représentation de l'état du pays, les polissons aux prises avec les honnêtes gens, les vestes avec les habits. Et moi entr'eux. Cela n'avait pas la moindre gravité en soi, beaucoup comme symptôme. Rien n'est changé et je ne suis point oublié. Ce matin, sur le bateau du Havre à Honfleur, les gentlemen étaient en grande majorité et m'ont fait fête. On parlait du tapage d'hier soir. J'ai dit que j'avais trouvé au Havre des gamins et des amis. Quelqu'un m'a dit : " C'est comme partout, Monsieur ; mais soyez sûr que les amis dominaient. " A Honfleur, première ville du Calvados, plus de partage ; on est venu me voir dans le salon de l'auberge où je me suis arrêté un quart d'heure, et on a crié : " Vive Guizot ! " dans la rue quand je suis monté en voiture. Ce pays-ci est bien animé, et bien prompt à saisir les occasions de le montrer. Je n'en suis que plus décidé à rester bien tranquille chez moi. Il n'y a absolument rien de bon à faire, et ma position est bonne pour attendre.

J'ai eu au Havre d'autres visites encore Poggenpoll et Tolstoy. Poggenpol est la première personne qui soit entrée chez moi et avec un empressement, un air de plaisir à me revoir que je n'avais pas droit d'attendre. Tolstoy est venu le soir ; il était là pendant la visite des gentlemen amis. Il se trouve très bien à Ingouville, et compte y rester jusqu'à la fin de novembre. Très affectueux et vraiment très bon. Ses enfants sont à merveille. Je lui ai donné vos nouvelles de Pétersbourg et de Hongrie. A demain quelque chose de mes conversations avec les visiteurs de Paris.

Samedi 21, 9 heures

J'ai très bien dormi. J'en avais besoin. Mes bois et mes près sont vraiment bien jolis. Que n'êtes-vous là ? Je viens de relire encore votre lettre de mercredi, si tendre. Je compte bien en avoir une ce matin qui vaudra peut-être celle de Mercredi, mais pas mieux.

Je reviens aux visiteurs de Paris. Les deux principaux décidément très favorables au Président. On ne dit rien de l'avenir. Personne n'en peut rien prévoir, et n'y peut rien faire aujourd'hui. Pour le présent, et pour un présent indéfini, le président est à la fois unique et bon, seul possible pour l'ordre et vraiment dévoué à l'ordre. Point faiseur, point vain, silencieux, autant par bon sens que par peu d'invention et d'abondance d'esprit, entêté, fidèle, très courageux, ayant foi en sa cause et en son droit étranger en France, un vrai Prince Allemand. Partout les honnêtes gens se rallient à lui, et prennent confiance en lui. Mais ils n'en ont pas plus de confiance dans l'ensemble des choses et dans le régime actuel. Régime impossible et qui empêche qu'aucune prospérité, aucune sécurité, aucun crédit, aucun avenir ne recommence. Rien ne recommence en effet. En toutes choses chaque jour, on fait tout juste le nécessaire. Une société ne vit pas de cela. Il faut sortir de cet état. Quand ? Comment ? Le probable aux yeux de la raison, c'est qu'on ira comme on est jusqu'aux approches, des deux élections de l'Assemblée et du Président, et qu'alors on prendra son parti, un parti inconnu, plutôt que de subir une nouvelle épreuve du suffrage universel. Mais ce n'est pas là le probable en fait. Les choses vont plus vite dans le pays-ci. La souffrance, l'impatience et la défiance sont trop grandes. Il arrivera quelque incident qui déterminera quelque acte décisif. Peut-être une prolongation pour dix ans de la présidence, et une refonte de la constitution. Deux choses seulement peuvent être à peu près affirmées ; que la

phase actuelle, la phase présidentielle n'est pas près de finir, et qu'elle ne restera pas comme elle est aujourd'hui. Ceci vous conviendra assez ; ce n'est pas bien loin de votre prévoyance, en voyant de loin.

L'impression générale de mes visiteurs surtout du Duc de Broglie toujours très sombre. Moins sombre pourtant au fond de son âme que dans ses paroles. Je reviendrai sur les détails, et sur les autres dires. J'ai trois ou quatre lettres d'affaires à écrire et le facteur qui va arriver ne m'attendra pas tout le jour, si je veux, comme jadis. Cependant il est convenu qu'il attendra une heure chez moi. Cela me suffit. Adieu. Adieu.

Je vous dirai encore un mot, quand j'aurai votre lettre.

Dix heures et demie Voilà votre lettre de jeudi bien bonne, bien douce. Mais, pour Dieu, ne soyez pas malade. C'est à quoi je pense sans cesse. A vous toujours, à vous souffrante, beaucoup trop souvent. Adieu. Adieu. A demain, hélas, seulement pour vous écrire. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Vendredi 20 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-07-20.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3018>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 20 juillet 1849

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2373

Wat Riches - Vendredi 20 Juillet 1849
2 heures.

J'arrive. Point de lettre de Richmond. Ce n'est pas encore une inquiétude; mais c'est un mécompte. Je suis sûr que le retard n'est pas de votre fait. Quelque curieux probablement. On me dit qu'il faut prendre garde au nouveau directeur de la poste de Lisieux. Je n'y prendrai point garde. On lira mes lettres si on veut. On y trouvera peut-être quelque amusement, peut-être même quelque profit. On n'y trouvera rien que je sois bien fâché qu'on ait lu. Si j'avais quelque chose à vous dire que je tinsse vraiment à cacher, je saurais bien vous le faire arriver autrement que par la poste. Pâte, comme moi. Ne nous gênez pas en nous écrivant. Nous n'avons aucune raison pour nous gêner, et nous avons assez d'esprit pour nous ingénier si nous en avions besoin. Les gens d'esprit sont toujours infiniment plus francs et plus cachés que ne croient les sots.

J'ai passé ce matin du Havre à Roufleur, par une mer encore grosse. J'ai trouvé à Roufleur la calèche qui m'attendoit, et j'ai bien voulu s'en en quatre heures, à travers la pluie sans cesse traversée par le soleil. Ma maison et mon jardin sont en bon état, comme si

je n'étais sorti hier. Les fleurs dans le salon et
dans la bibliothèque ; mes journaux sur mon
bureau, les lettres nettoyées, les poignets frottés. Cela
m'a plu et dépla. Sans de chose-maint-rempli
l'âme depuis que je ne suis venu ici, j'ai pu
me figurer qu'elle n'aurait laissé en aucune trace.
Et puis cette tranquillité tout autour de moi,
cette non-interruption du passé et de ses habitudes,
cela me plaît, et même me touche, car j'ai
donné aux soins affectueux de deux ou trois
personnes, amis ou serviteurs, qui ont pu plaisir
à leur conscience ou se mettre en ordre, et qui
m'attendaient à la porte. J'ai rencontré beaucoup
d'affection en ma vie ; j'en voudrais en être assez
reconnaissant.

Je me suis vanté trop tôt hier en vous disant
que je n'avais rencontré dans l'accueil du harem
rien d'agréable, ni de désagréable, cela défendait
dans l'indifférence. Cela a un peu changé deux
heures après. L'ingénue ou dixante gamine se
sont réunies dans les fenêtres de l'auberge où je
dînais, et se sont mises à crier à bas Guider ou à
siffler. Cinqante à sixante curieux, ou plutôt
curieuses, se sont attroupés autour d'elles. Pas
l'ombre de colère ni de menace ; une curiosité
mécontente de ce que je ne parvenais pas
entendre le cri, et une petite démonstration
malveillante organisée par le journal rouge
de la ville qui l'avait annoncé le matin en

annonçant mon arrivée.
On bavait de ce côté
la rue pour me voir
me reconnaître à l'entrée
trouvée autour de la
gublerie qui en est
dit d'un bon bon d'
désolé que vous s'
sentiments de la p'
sont des politesses
non seulement non
non. Sommes chers
et nous espérons
vous deux être
toute la main.
tardaient. Je suis
heures après, j'y a
parlait bien, avec
renouveler leur
déclaration pour
colonel de la j'ai
le capitaine de, la
de factice de la
une petite repré
les politesses aux
les vestes avec les
n'avait pas la m
comme Symphonie
ne suis point en

le salon et
sur mon
guêpe frottes. Cela
ne m'est simple
ici j'ai pu
à une trace
autour de moi,
de ses habitudes
che, car je le
eux ou leur
ont pris plaisir
redes et qui
concentré beaucoup
suis en être assez

id en voir disant
ccueil du hâvre
de la défense
change d'imp
ite gardée de
l'ambroge où je
bon Suizet et à
eux, ou plutôt
de l'oup. Par
une curiosité
essent par
de l'observation
journal rouge
de le matin en

annonçant mon arrivée. J'ai dîné tranquillement
au bruit de ce concert, et je suis descendu dans
la rue pour monter dans la voiture qui devait
me reconduire à l'ambroge où je couchais. J'ai
trouvé autour de la voiture une douzaine de
gentlemen qui en écartaient les gamins. L'un m'a
dit d'un très bon air au M^r Suizet, nous serions
désolés que vous prissiez ce tapage pour les
sentiments de la population de notre ville; ce
sont des polisseurs amenés par quelques coquins.
Non seulement nous vous respectons tous, mais
nous sommes charmés de vous voir de retour,
et nous espérons bien vous revoir bientôt où
vous devez être. Et les compagnons m'ont tous
tendu la main. Les gamins étaient là et se
tardaient. Je suis rentré chez moi, et une demi-
heure après j'y ai vu arriver ce monsieur qui
parlait bien, avec cinq autres, qui venaient me
remercier leurs excuses pour la rue et leur
déclaration pour eux-mêmes. L'un était le
colonel de la garde nationale du hâvre, l'autre
le capitaine des sapeurs pompiers, deux commissaires
de police de la ville et deux négociants. C'était
une petite représentation de l'état du pays,
les polisseurs aux prises avec les huppés, les
les vêtus avec les habits. Et moi entre eux. Cela
n'avait pas la moindre gravité en soi, beaucoup
comme symptôme. Rien n'est changé et je
ne suis point oublié. Le matin, sur le bateau

du havre à Honfleur, les gentlemen étoient en
grande majorité et m'ont fait fête. On parlait
du tapage d'hier soir. J'ai dit que j'avais honte
au havre des gamins et des amis. Quelqu'un m'a
dit : « C'est comme partout, monieur; mais s'ag-
s'il que les amis dominoient » À Honfleur,
première ville du Calvados, plus de partage;
on est venu me voir dans le salon de l'auberge
où je me suis arrêté un quart d'heure, et
on a crié Vive Guizot dans la rue quand je
suis monté en voiture. Le pays-ci est bien
aimé et bien prompt à saisir les occasions
de le montrer. Je n'en suis que plus décidé
à rester bien tranquille chez moi. Il n'y a
absolument rien de bon à faire, et ma position
est bonne pour attendre.

J'ai eu au havre d'autres visites, encore,
Poggendorf et Tolstoy. Poggendorf est la
première personne qui soit entrée chez moi,
et avec un empressement, un air de plaisir
à me revoir que je n'avais pas droit d'attendre.
Tolstoy est venu le soir; il étoit là pendant
la visite des gentlemen amis. Il se trouve
bien bien à Ingouville et compte y rester
jusqu'à la fin de Novembre. Très affectueux
et vraiment très bon. Ses enfants sont à merveille.
Je lui ai donné vos nouvelles de Pétersbourg
et de Hongrie.

À demain quelque chose de nos conversations

avec les visiteurs de Paris.

Samedi 21 - 9 heures

J'ai très bien dormi. J'en avais besoin. Mes bois et mes prés sont vraiment très jolis. Les fêtes vont-elles ? Je viens de relire encore votre lettre de mercredi. Si tendre ! Je compte bien en avoir une le matin, qui vaudra peut-être celle de mercredi, mais pas mieux.

Je reviens aux visiteurs de Paris. Les deux principaux de l'idéalisme très favorable au Président. On ne dit rien de l'avenir. Personne n'en peut rien prévoir, et l'on peut rien faire aujourd'hui. Pour le présent, et pour un présent indéfini, le Président est à la fois unique et bon, tout possible pour l'ordre et vraiment élevé d'ordre. Point faiblesse, point vain, silencieux, autant pas bon sans que par peu d'invention et d'abondance d'esprit, entêté, fidèle, très courageux, ayant foi en sa cause et en son droit, étranger en France, un vrai Prince allemand. Partout les hommes pour le rallier à lui, et prennent confiance en lui. Mais ils n'en ont pas plus de confiance dans l'ensemble de choses, et dans le régime actuel. Régime intolérable, qui empêche qu'aucune prospérité, aucune sécurité, aucun crédit, aucun avenir ne recommence. Rien ne recommence en effet. En toutes choses, chaque jour, on fait tout juste le nécessaire. Une

Société ne vit pas de cela. Il faut sortir de cet état. Quand ? comment ? Le probable, aux yeux de la Nation, est qu'on ira comme on est jusqu'au 1^{er} approché, de deux élections, de l'Assemblée et du Président, et qu'alors on prendra son parti, un parti inconnu, plutôt que de subir une nouvelle épreuve du suffrage universel. Mais ce n'est pas là le probable en fait. Les choses vont plus vite dans le pays-ci. La souffrance, l'impatience et la défiance sont trop grandes. Il arrivera quelque incident qui déterminera quelque acte décisif. Peut-être une prolongation pour dix ans de la Présidence et une refonte de la Constitution. Deux choses seulement peuvent être à peu près affirmées : que la phase actuelle, la phase présidentielle, n'est pas près de finir, et qu'elle ne restera pas comme elle est aujourd'hui.

Ceci vous console assez ; ce n'est pas bien loin de votre prévoyance en voyant de loin. L'impression générale de moi, vis-à-vis, surtout du duc de Broglie, toujours très sombre. Moins sombre pourtant au fond de son âme que dans ses paroles.

Je reviendrais sur les détails, et sur les autres, à dire. J'ai trois ou quatre lettres, d'affaires, à écrire et le facteur qui va arriver ne m'attendra pas tout le jour, si je veux, comme jadis. Cependant

il est convenu qu'il y a
cela me suffit. Adieu
encore un mot, quand

Voilà votre lettre de
Main, pour Dieu, ne
quoi je pense sans
vous souffrante bien
Adieu. à demain, à
l'écrire, Adieu.

font sortis de cet état, il est convenu qu'il attendra une heure chez moi.
le, aux yeux de la
ou est jusqu'aux
de l'assemblée et de
à son parti, un parti
une nouvelle opinion
n'est pas là de
tout plus vite d'un
impatience et la
l'arrivera quelque
quelque acte décisif.
se dix ans de la
la Constitution.
à peu près
de la phase
se finit et quelle
aujourd'hui.

Il n'est pas bien
voyant de loin.
visiteurs, surtout
très sombre. Moins
son ame que dans

et sur les autres,
de l'affaire, à élire
ne m'attendra pas
je jadis. Cependant

cela me suffit. Adieu. Adieu. Je vous disais
encore un mot, quand j'aurai votre lettre.

Bien aimé et aimé.

Voilà votre lettre de Jeudi, bien bonne, bien douce.
Main, pour Dieu, ne soyez pas malade. C'est à
quoi je pense sans cesse. À vous toujours, à
vous souffrante beaucoup trop souvent. Adieu.
Adieu. À demain, hélas, seulement pour vous
l'écrire. Adieu.

[Signature]